



La fête sous les bombes

COMMUNICATION DE GUY VAES

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 SEPTEMBRE 2008

Juillet 2005. Quai flamand à Anvers. Me déplaçant dans l'ombre que laissent traîner, bas et pansus, des nuages indolents, je me dis, à la vue des manèges qu'on démonte, des baraques redevenues des entassements de caisses et de cloisons, que la fête annuelle n'a pu se manifester que par à-coups. Si tant est qu'on puisse parler de fête à propos de foire. Toute excitation continue, et continue elle doit l'être pour que la fête surgisse, provient d'ordinaire de groupuscules survoltés. Déjà éperonnés par la promesse d'un bain de foule et de rencontres secrètement désirées, ceux-ci se seraient satisfaits des lampions d'une kermesse. Car un site forain aux attractions sophistiquées, agressives et tapageuses, s'il peut arracher la foule à son train-train, l'inciter à des semblants de risques, l'immerger dans l'ivresse qu'exaspèrent, entre autres, des sièges tourbillonnant autour d'un champignon de métal, ne suscitera que de brefs émois aux brusques retombées. Ce qu'il y a là d'extérieur, de puissamment anonyme, n'alarme que l'épiderme. Or, ce sont d'ordinaire ces stimulations entrecoupées de pauses que cherche le badaud sans grande exigence.

La Fête, la vraie, s'écrit avec une majuscule. Elle réclame le heurt des corps, puisque ce sont eux qu'elle entraîne. C'est leur rassemblement innervé par une transe qui la constitue. *L'éperdu* serait l'ultime état recherché. Lui seul vous porte aux abords de cette limite au-delà de laquelle vous n'êtes plus qu'un noyé sans nom. Mais, entre le début de la transe et le point de non retour, il y a ces gradations qu'amplifie une menace. Disons *la menace*, et cela sans que cette amplification s'apparente à un symbole. Il s'agirait plutôt de l'appréhension qui peut nous étreindre dans un endroit désert, étranger à nos pérégrinations urbaines,

appréhension d'être livré à nos dérisoires défenses. Mais ce sentiment, quand il se mêle au désir physique, loin de nous diminuer, fait office d'aiguillon. *La menace* augure alors des délices singulières : la véhémence et la vulnérabilité y composent des alliages qui sont autant de défis à l'imagination la plus débridée. Et si je fais intervenir dans mon scénario de la Fête la notion du danger, c'est qu'il peut dilater le plaisir jusqu'à la rupture. Remémorez-vous l'éloge de la peur, et de la volupté qui peut en découler, que met R. L. Stevenson dans la bouche d'un membre du *Club du suicide*, lequel se réjouit avec une fierté hystérique d'être un lâche, ce qui lui garantira un maximum de jouissance quand viendra l'heure d'être « suicidé », sans qu'il sache où ni comment, par l'une des prochaines « victimes » du club.

Rappelons enfin que le clown, incarnation du cirque et de la Fête, a souvent reçu une connotation sinistre. N'est-il pas une apparition ? L'humain dégradé à l'état de caricature y rejoint un imaginaire que le conte d'épouvante et surtout le film ont mis à contribution. C'est de la tête aux pieds que le clown est masqué. La poupée du ventriloque et le Pierrot blafard partagent également cette ambivalence.

Que ne consacre-t-on pas un séminaire aux aspects parfois lugubres de la Fête. On y montrerait l'effroi obnubilant à la façon de l'extase, mais avant tout le lugubre, pareil à ce qu'on nomme un fond de plat, préparant la percée du sinistre, élément qui paraît nier l'esprit de la Fête alors qu'il peut en accroître la saveur. Sur cette qualité faussement paradoxale on reviendra au bout d'un parcours qui s'inscrit dans un Londres apocalyptique, celui dont la cité, sous les bombardements de la deuxième guerre mondiale, concurrença le grand incendie encore mugissant dans la prose de Daniel Defoe.

Mais c'est délicieusement que la Fête, au moins ce qui tend vers son érotisation brutale, se déclare dans plusieurs témoignages d'écrivains qui vécurent la bataille de Londres. Elias Canetti, qui logeait dans la capitale alors que s'intensifiaient les raids allemands, a minutieusement évoqué une *party* à Downshire Hill sur les hauteurs de Hampstead ; *party* dansante, follement gaie, qui occupait deux étages, et durant laquelle les bombes de la Luftwaffe faisaient office de percussion. Tous ceux qui se tenaient là, le verre à la main, étaient des invités de Roland Penrose.

Il y avait parmi eux de jeunes officiers en uniforme, fringants, presque joyeux, et qui lançaient des phrases sonores que l'on entendait exploser dans les parages, une société sans crainte et débordante de vie. J'avais commencé à l'étage supérieur et je n'en avais pas cru mes yeux, puis j'étais descendu au second et j'en avais encore moins cru mes yeux. Chaque pièce paraissait plus animée que celle que l'on venait de quitter : au premier, on était un peu moins survolté, des couples assis çà et là se tenaient enlacés, la musique se déversait de haut en bas, chaude pénétrante, on se bornait pourtant à se tenir enlacés et à s'embrasser, rien ne paraissait lascif. Dans le *basement*, comme on appelle ici le rez-de-chaussée, il se produisit une chose absolument étonnante. La porte d'entrée fut brutalement ouverte, des hommes en sueur, coiffés de casques de pompiers firent irruption dans la maison et s'emparèrent de seaux remplis de sable qu'ils portèrent à l'extérieur à toute vitesse. Ils ne prirent garde à rien de ce qui se passait dans la pièce ; comme des aveugles, ils s'emparaient des seaux de sable — il semblait qu'il y en eût une multitude dans la maison — et ressortaient au pas de course pour assurer la protection des maisons environnantes où le feu s'était déclaré. Les couples, moins nombreux qu'à l'étage du dessus, continuaient de se tenir enlacés, personne ne broncha, personne ne se sépara de son partenaire, c'était à croire que l'activité fébrile des hommes suant et ahanant ne les concernait en rien, deux espèces animales différentes se tenant, à ce qu'il semblait, totalement à l'écart l'une de l'autre...

Tout ce qui bouleverse l'ordre quotidien, instaure non pas l'anarchie mais une société improvisée, un règne tiède et fluide, onirique sur les bords, où la proximité de la mort encourage les pulsions érotiques dans un lieu citadin redessiné par les bombes, voilà qui suffit pour que naisse la Fête telle que je la conçois. L'extrême danger et l'extase ont leurs racines dans ce Londres de l'automne 1940. Si, dans *La Chaleur du jour*, Elisabeth Bowen s'est plu, avec quel art du prolongement poétique, à mettre en scène les aspects les plus déroutants d'une expérience à l'échelle d'un groupe, elle a fertilisé ainsi le terreau où naîtra l'union de la peur et du désir, prémices d'une extase :

Ils s'étaient fréquentés [Stella et Robert] pas très souvent au début, durant tout cet automne enivrant des premiers raids sur Londres. Jamais une saison n'avait été éprouvée avec une telle intensité ; sa dimension poétique allait de pair avec le sentiment de mort. [...] L'existence, dans la proximité, de ces gens que Stella voyait tous les soirs était fluide, facile, riche d'un

idéal de plaisir. Tous campaient dans les pièces de maisons démontées ouvertes à tous les vents ou dans des coins d'appartements abandonnés — on pouvait établir, grosso modo, que les mauvais étaient restés et que les bons étaient partis. C'était la nouvelle société à l'aisance, à l'élasticité unique, vivant à sa guise — des gens à qui le climat de danger convenait, qui commençaient même à tous se ressembler un peu, comme les vacanciers profitant du soleil, de la neige et de l'altitude d'une même station de sports d'hiver, ou des estivants bronzant sur la même plage du sud de la France. Le caractère même des plaisirs résidait dans leur incertitude, le fragilité de toile de leurs décors, leur contexte de morte-saison — affluant et refluant entre bers et rôtisseries, clubs et domiciles des uns et des autres, la petite foule se déplaçait au long des nuits bruyantes. [...] Il y avait une galanterie diffuse dans l'atmosphère, une ambiance de célibat ; la rumeur courut dans le pays, parmi les exilés volontaires, les inquiets, les victimes de leur générosité et les habitants des zones sûres que tout le monde à Londres était amoureux – ce qui était vrai, quoique pas dans le sens où le pays l'entendait. L'abondance régnait partout à Londres — abondance d'égards, d'alcool, de temps, de taxis, et surtout de place.

Mais cette période où les squares de Londres concurrençaient l'atonie des esplanades de Chirico, où l'angoisse entretenait une sorte de griserie, ces périodes instauraient une disponibilité dans l'accélération même de l'Histoire. On avait basculé. On était contraint de percevoir différemment le monde alentour, mais sans qu'on sache prêter cohérence à cette vision abruptement infligée. Le laisser-aller sous-tendu par l'érotisme recréait l'immaturité de la jeunesse.

L'automne 1940 devait apparaître, deux automnes plus tard, apocryphe, plus loin que la paix. Aucune révolution planétaire ne devait ramener cette conjonction particulière de la vie et de la mort ; ce Londres métapsychique particulier était disparu à jamais ; d'autres bombes tomberaient, mais pas sur le même ville.

À ce Londres de bourgeois délicieusement paniqués, euphoriques, organisateurs de communautés aux assises de cendre, répondra, encanaillée et furtive, brutalement onirique, la capitale où déambula Quentin Crisp, ce travesti dont le profil d'aristocrate insolent aurait pu arborer la signature du pastelliste Latour. Figure de proue des *gays* londoniens, les impressions qu'il laissa sur la

période du Blitz, et, plus tard, sur l'arrivée des renforts américains, introduisent, alors que la civilisation oscille sur la pointe de l'aiguille, une trivialité explosive et débonnaire. Londres n'est plus qu'une gigantesque libido à ciel ouvert. Du chemin de halage de Putney aux vallonnements de Hampstead, des bordels improvisés sont menacés par les projecteurs de la police, laquelle au besoin sait se montrer conciliante.

Se risquant, au sortir du métro à Leicester square, à demander un renseignement à un passant, Quentin Crisp reçut de celui-ci un baiser sur la bouche ; ceci fait, l'inconnu disparut sans se presser dans la pénombre. Les nuits d'alerte, alors que pleuvaient les bombes, « la ville tout entière se transformait en un lit pavé. Des voix vous susurraient des mots suggestifs lorsque vous passiez, des mains vous palpaient dès que vous restiez immobile et, dans les trains faiblement éclairés, les gens se comportaient comme on ne le faisait que dans les taxis autrefois.

Et puis se mirent à déferler sur la capitale, « comme de la crème sur des fraises, comme du beurre fondu sur des petits pois », les forces américaines destinées à la boucherie des plages normandes :

Portant l'inscription « Bien tendrement de la part de l'oncle Sam, empaquetés dans des uniformes si collants que leurs propriétaires ne pouvaient combattre que pour sauvegarder leur vertu, ces « colis pour la Grande-Bretagne » faisaient le pied de grue auprès des réverbères de Shaftesbury Avenue où s'allongeaient mollement sur les marches des monuments consacrés aux grands hommes d'État anglais. Lorsqu'ils se prélassaient dans les cafés ou se pressaient dans les pubs, leurs corps boudinés dans l'uniforme kaki et mis en valeur par le moindre mouvement s'offraient à nos mains fébriles. Mais par-dessus tout, la merveille des merveilles, c'était leur générosité. [...] Au premier geste d'agrément, les mots d'amour coulaient à flot de leurs lèvres, la sexualité de leur corps et les billets de banque de leurs poches, tout comme le jus d'une pêche pelée.

Rarement autant d'individus auront contribué à refouler l'Histoire, à en suspendre le cours, sinon à le charger d'options nouvelles. La déferlante du plaisir met une sourdine à l'encombrante identité. Au moins s'y efforce-t-elle. La tombée du jour coïncide avec l'ouverture de la chasse : audaces frileuses pour l'un, consentement

brutal pour l'autre. On régresse vers ces périodes où le besoin dictait, sans détour, avec l'autorité d'une avalanche, la loi ; période où l'Histoire piétinait dans la coulisse. On touche ici à des modes de potlatch. Sous le flamboiement volcanique des bombes, on libère ses énergies accumulées. La mort fait rouler ses dés sur un échiquier qui brûle.

Toutes les virtualités s'offrant à l'esprit, la Fête est prête à les rassembler. L'interdit y a remplacé l'agneau du sacrifice, et sacrifice il y aura. S'il est vrai que le monde perdure par les antagonismes, il se pourrait que la Fête, avec ses parures stylisant des hiérarchies, ses nymphes et bergères rêvées par le fabuliste, ses pirates au sabre tiré, soit le kaléidoscope de ce vers quoi l'on tend. Et à quoi donc veut aboutir le monde ? À l'ultime flambée où ses couleurs en fusion vireraient au blanc, à l'ondoyante sépulture où s'anéantirait le souci de notre moi. C'est du moins ce qu'il nous semble.

Grâce à un choix de facettes né d'un érotisme dur, *Eyes Wide Shut*, ce film qu'inspire à Stanley Kubrick un récit d'Arthur Schnitzler, explore une société (elle a les propriétés d'un tarot où se déchiffrent les images de notre destin) vouée à la mort et à la régénérescence à l'instar de cultes ancestraux. C'est ce que nous incitera à penser la Fête qui en constitue le climax.

Le déroulement de l'action, sa partie principale avant que s'annonce la Fête, procède par blocs de circonstances à l'ajustement serré. C'est à travers leur opacité que le protagoniste central, le docteur Harford (Tom Cruise) se frayera une voie. La séparation de ces blocs étant parfois très nette, on pourrait les confondre avec de courts récits dont le thème commun n'est pas seulement la jalousie, cette jalousie qui, selon certains, et pourquoi pas Kubrick lui-même ?, formerait le sujet de l'œuvre. N'était la densité à laquelle contribuent, outre le jeu des comédiens, la singularité des circonstances et l'atmosphère des lieux, j'aurais remplacé blocs par paliers. On est bel et bien en train d'ascensionner vers un haut lieu secret, dans un domaine privé en dehors de New York, ceinturé d'arbres et sous surveillance électronique. S'y introduire en resquilleur, ce que n'hésitera pas à faire notre médecin, pourrait vous coûter cher.

Auparavant, au début du film, se tient la réception chez le richissime Victor Ziegler (Sidney Pollack) où la drague, la cocaïne et l'ennui à fleur de nerf sont au rendez-vous, ce qui mettra le docteur Harford au pied du mur. Pour que son hôte

ne soit pas importuné par la police, il acceptera de se laisser corrompre. Plus tard, entre autres circonstances, il y aura sa visite à une ancienne amie, Marion, de qui le père vient de décéder. C'est qu pied du lit où le défunt repose, que le médecin rencontrera l'amant de celle-ci. Enfin, dans le logis d'une prostituée, il évitera de justesse d'être mortellement contaminé. L'ambiguïté des situations, ce qu'elles ont de très réelles et de curieusement oniriques, culminera chez le prêteur de déguisements. Plus tard encore, dans un parcours où Harford se retrouvera dans un bar, à la réception d'un hôtel (un employé magnifiquement équivoque essaie de l'empaumer), dans une clinique, notre homme plongera dans ce que la société garde de fondamentalement rebelle à l'ordre. Ne parlons même pas de moralité.

Revenons-en à la Fête, celle de *Eyes Wide Shut*. Que ce soit dans l'équivoque ou dans l'obscène, elle rejette l'improvisation que l'on a vue chez Elisabeth Brown, Quentin Crisp ou Elias Canetti. Des « *ténèbres extérieures* » de la mégapole, de son chaos mal endigué où s'exerce une violence accrue, on va extraire la fine pointe. On en répandra l'essence dans un environnement, le lieu protégé de la Fête, où le monumental et l'oppressant revêtent de gravité les accouplements qui s'y déroulent, et leur confèrent les *apparences* d'un sens. Dans cette zone de stabilité conquise sur les turbulences du dehors — on pense à l'œil du cyclone —, un décorum a été instauré qui, pour se maintenir et coïncider (cela surtout) avec les aspirations rarement généreuses de la plupart, fait appel à la puissance des nantis. Il s'agira de pouvoir jouir sans entraves, dans un anonymat sauvegardé par la cape et le masque. Aussi se soumettra-t-on à la célébration de rites (ici s'amorce les simulacres) ; on participera à des saturnales où l'occulte supplante le religieux. Le côté débile, voire caricatural s'accordera à la mélodie quelque peu sinistre que scandé (clin d'œil à Gorecki ?) un maître de cérémonie devant lequel chaque célébrant s'incline, jouissant de son propre émoi. Ainsi l'exige, selon un refoulement propre à la bourgeoisie, e. a., la soumission à ce brouet de craintes et de fantasmagories qui encrasse l'esprit, et qui, parfois, c'est le cas dans *Eyes Wide Shut*, vise à nous maintenir dans une dépendance que n'a su rompre la réflexion critique. Telle est bien la soumission que stigmatise Julien Gracq dans son examen de l'idéologie politique des surréalistes. À peine constitué, le mouvement se crut contraint de passer sous le regard de Moscou. Partout et toujours on se cherche un maître.

Pause temporelle où s'éclipse le quotidien, préfiguration de l'apocalypse qui frappera notre monde, illusion d'être enfin pleinement soi dans l'anonymat du déguisement, affrontement entre la vie et la mort dans une complicité de joueurs, tels sont quelques aspects forts de la Fête quand elle émerge d'un crépuscule de Watteau et des farandoles estudiantines. Mon choix d'exemples m'a été dicté par de récentes relectures et par le dernier film de Kubrick où cérémonial et fête se conjuguent. L'interdit et le franchissement d'une limite s'inscrivent dans ces textes est dans ces images. Que de pistes qui nous restent à interroger ! Et comment ne pas me reporter à l'une des curiosités de mon enfance, à une question plus d'une fois répétée : « Serais-je témoin de la fin du monde ? »

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Guy Vaes, *La fête sous les bombes* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/vaes130908.pdf>>